



Théâtre national de Toulouse Midi-Pyrénées
Direction **Laurent Pelly - Agathe Mélinand**



REGARD(S) 2 L'ARGENT

DOSSIER DE PRESSE

Scanner

**NOUS TOURNONS EN ROND DANS LA NUIT
ET NOUS SOMMES DÉVORÉS PAR LE FEU**

D'après l'œuvre critique et cinématographique de **Guy Debord**
Adaptation, réalisation et mise en scène **David Ayala**

REPRESENTATIONS

MA 19 > VE 22 JANVIER 2009

TNT Petit théâtre

CONTACT PRESSE

Brigitte Carette : 05 34 45 05 20

b.carette@tnt-cite.com

CONTACT SCOLAIRES

Philippe Rochefort : 05 34 45 05 24

p.rochefort@tbnt-cite.com



REGARD(S) 2 L'ARGENT

14 > 31 JANVIER / GRANDE SALLE

Création TNT

Mille francs de récompense

de **Victor Hugo**

Mise en scène **Laurent Pelly**

27 > 30 JANVIER / PETIT THEATRE

Les Misérables Première époque *Tempête sous un crâne*

D'après le roman de **Victor Hugo**

Mise en scène **Jean Bellorini**

15 > 31 JANVIER / STUDIO

Création TNT

Ma famille

De **Carlos Liscano**

Un spectacle de **Marie-Lis Cabrières** et **Benjamin Meneghini** réalisé sous le regard de **Caroline Chausson**

18 JANVIER / GRANDE SALLE

Ciné-concert

L'Argent

Un film de **Marcel L'Herbier**

Accompagnement improvisé au piano par **Jean-François Zygel**

19 > 22 JANVIER / PETIT THEATRE

Scanner

D'après l'œuvre critique et cinématographique de **Guy Debord**

Adaptation, réalisation et mise en scène **David Ayala**

Et en plus...

22, 23 ET 24 JANVIER

L'Argent au cinéma

Un week-end à la Cinémathèque de Toulouse

L'Argent de Robert Bresson. Vendredi 22 janvier à 21h et samedi 23 janvier à 17h

Casino de Martin Scorsese. Samedi 23 janvier à 21h et dimanche 24 janvier à 17h 30

Le Million de René Clair. Vendredi 22 et samedi 23 janvier à 19h

SAMEDI 23 JANVIER A 16H TNT-PETIT THEATRE

Victor Hugo et l'engagement

Conférence

de **Jean-Marc Hovasse**

Universitaire, Jean-Marc Hovasse a notamment publié une monumentale biographie en deux volumes – *Avant l'exil 1802-1851 ; Pendant l'exil 1851-1864*, Editions Fayard – où il a entrepris de suivre d'un



même regard la création de l'œuvre et le déroulement de la vie du poète. Il se propose dans son intervention d'éclairer quelques-uns des liens du politique et de la création littéraire.

Entrée libre sur réservation 05 34 45 05 05 (dans la limite des places disponibles)
En partenariat avec la librairie Ombres blanches

Victor Hugo

Lectures

Laurent Pelly et les comédiens de *Mille francs de récompense* nous invitent à partager une sélection de textes de leur choix :

SAMEDI 16 JANVIER A 16H

Médiathèque José Cabanis

Entrée libre

www.bibliothèque.toulouse.fr

SAMEDI 30 JANVIER A 15H

Médiathèque de Tournefeuille

3 impasse Max Baylac

Entrée libre

14 AU 31 JANVIER

Exposition

La Galerie du Château d'eau porte son propre regard sur « L'Argent » en présentant au TNT une sélection de photographies autour de ce thème.

**RENSEIGNEMENTS PRATIQUES****LIEU DES REPRESENTATIONS**

TNT-Théâtre de la Cité
1 rue Pierre Baudis - Toulouse
Petit théâtre

DATES DES REPRESENTATIONS

MA 19, ME 20, JE 21, VE 22 JANVIER 2010

HORAIRE DES REPRESENTATIONS

20h du mardi au samedi

TARIFS **EURO**

Plein	21€
Abonnés	8 >14€
Réduit *	12 €

* Le Tarif réduit est réservé aux étudiants, aux moins de 26 ans et aux demandeurs d'emploi.

ACCUEIL ET LOCATION**TNT-Théâtre de la Cité**

1 rue Pierre Baudis – BP 50 919

31009 Toulouse Cedex 6

du mardi au samedi de 13h jusqu'au début du dernier spectacle (13h à 19h les soirs de relâche)

T 05 34 45 05 05

accueiltnt@tnt-cite.com

Billetterie en ligne www.tnt-cite.com



Communiqué

Et si les paroles insurgées de Guy Debord, l'un des plus acerbes critiques de la société des trente glorieuses conservaient leur force critique pour notre temps ?

Par sa radicalité le fondateur du « situationnisme » a été perçu comme l'un des précurseurs de mai 68. Sa description de *La société du spectacle* ne date-t-elle pas de 1967 ? C'était également un prosateur d'exception – un styliste quasi classique - et un cinéaste.

David Ayala porte à la scène des extraits de cette œuvre dérangeante pour faire passer nos vies ultra modernes sous les rayons X. En ayant recours à de multiples matériaux : archives télévisuelles, photographies et films réalisés pour la circonstance, il a conçu un dispositif où sept acteurs font vivre la parole de Guy Debord en regard de la plus brûlante actualité. Ensemble ils imaginent des « situations » construites comme de véritables séquences de tragi-comédie.

« Que dirait Guy Debord de notre monde s'il revenait parmi nous ?

À n'en pas douter, une fois passés l'écoeurement, l'effroi et l'infinie tristesse qui l'accablent un moment, il retrouverait vite sa virulence et sa pertinence critique pour attaquer de manière incomparable les systèmes qui s'emploient à détruire l'humain, les complices corrompus ou passifs de ce qu'il a appelé la "société du spectacle". Nous n'hésitons pas à penser qu'il continuerait d'être cette sorte d'irrémissible ennemi public n°1 du Pouvoir et de l'Etat, des Politiques et du Médiatique. Au fond, il resterait, sans se renier, le critique le plus radical de cette fameuse "société du spectacle" qu'il a si bien su décrire et dont il a démonté, mieux que quiconque, et à un moment, au péril de sa vie même, tous les sordides et pernicieux rouages. »

DAVID AYALA



Scanner

**Nous tournons en vain dans la nuit
Et nous sommes dévorés par le feu**

D'après l'œuvre critique et cinématographique de Guy Debord
Adaptation, réalisation et mise en scène **David Ayala**

Avec (co-créateurs

**Sophie Affholder, Diane Calma, Roger Cornillac, Stéphane Godefroy,
Christophe Labas-Lafite, Alexandre Morand, Véronique Ruggia**

Assistante à la mise en scène **Carole Rivière**

Création vidéo **Julie Simonney**

Création son **Laurent Sassi**

Lumière **Jean-Yves Courcoux**

Régie générale **Frédéric Bellet**

Costumes **Gabrielle Mutel**

Administration de production **Silvia Mammano**

Diffusion **Pasttec / Valérie Maillard, Stéphane Maisonneuve**

Production : Cie La Nuit Remue – Montpellier / Sélectron libre-Paris

Coproduction : Arcadi / Le Théâtre du Hangar – Cie Jacques Bioulès Centre d'art et de recherche de Montpellier / Théâtre de L'Union – Centre Dramatique National du Limousin / Théâtre Vidy-Lausanne

Avec l'aide à la création du Centre National du Théâtre

Avec le soutien du Ministère de la Culture, D.R.A.C. Languedoc Roussillon / de la Ville de Montpellier / de la Communauté de l'Agglomération de Montpellier / du Conseil Général de l'Hérault / de la région Languedoc-Roussillon/ de Réseau en scène – Languedoc-Roussillon/ de l'Adami / du Théâtre Gérard Philipe – Centre Dramatique national de Saint-Denis / de la Cie A toi pour toujours

Avec l'aide logistique de la Cie Vertical Détour (Les Anciennes Cuisines / Hôpital de Ville-Evrard)

Scanner a été créé le 1^{er} avril 2008 au Théâtre du Hangar – Jacques Boulès, Centre d'art et de recherche de Montpellier.

Durée 2h 45 avec entracte



Le spectacle

Que dirait Guy Debord de notre monde s'il revenait parmi nous ?

Inventant une forme scénique expérimentale et « situationniste » capable d'explorer les limites du spectacle, sept acteurs s'emparent de la parole de Debord, établissent un dialogue avec les images proposées, et la font vivre en regard de la plus brûlante actualité, dans des « situations » construites en véritables séquences de tragi-comédie. Sur un plateau sans décor ni distinction entre scène et coulisses, les régies son, lumière et costume sont présentes et agissent à découvert. S'appuyant sur des films d'archives télévisuelles, des photographies et enfin des films réalisés pour la circonstance, le spectacle se construit à vue. Lus par fragments, écrits et films de Guy Debord posent la trame. Dans la dérision et l'humour sarcastique, objets et produits de consommation débordent les acteurs jusqu'à les submerger littéralement. Chacun d'eux réagit, créant à sa façon son propre spectacle, comme une ultime tentative de jouir, dire, hurler, chanter et être. Vision et entendement sont pistés, cernés et placés en interaction pour un dépistage total du simulacre.

Au contact de notre réel, 40 ans plus tard, l'oeuvre de Debord suscite de nouveaux jaillissements à la façon d'un scanner qui décompose et analyse en direct le monde dans lequel nous vivons.

Ce spectacle se compose de quatre parties, avec une déambulation. La première, **La vie des gens**, est constituée à partir d'improvisations faites avec les acteurs. La seconde **Concerts, slogans, plaisirs, micro histoires**, où il y a des faux concerts, des faux plateaux télé, des canulars. 280 objets de marchandises envahissent le plateau. Il s'agit d'une apologie parodique du Spectacle entrecoupée par des arrêts ou des pannes où le texte de Debord intervient. Pour la séquence suivante, **la Giration, le Musée**, le public est partagé en deux groupes. Chacun des groupes assiste tour à tour à la visite guidée et commentée d'œuvres d'art constituées d'images vidéo évoquant l'actualité (sur le texte Commentaires à la société du spectacle) et dans une autre salle, à une évocation du personnage et de la vie de Debord à travers deux de ses films mis en scène par deux acteurs. Enfin, pour la dernière séquence, **l'Envoutement**, le public est à nouveau réuni et assiste à une sorte de courte pièce traitée sur le mode de la tragédie (avec des fantômes, des spectres et un personnage de Monstre) que nous avons appelée « théâtre de sang ». C'est une vision de notre société.



Entretien avec David Ayala

« Le spectacle est un capital à un tel degré d'accumulation qu'il devient image. »

GUY DEBORD, *LA SOCIÉTÉ DU SPECTACLE*

La critique de la « société du spectacle » érigée par Guy Debord est elle pertinente aujourd'hui ?

Les textes de Guy Debord, notamment *La société du spectacle*, *Commentaires à la société* puis *In girum nocte*, sont en termes de critique sociale et politique, des monuments, des textes fondateurs dont la force d'impact reste, à ce jour, inégalée. La critique debordienne est véritablement le « socle » sur lequel se sont érigées toutes les autres critiques sociales, politiques et même philosophiques de la fin du XXe siècle. Ces textes ont quarante ans. Tout ce qu'y a décrit Debord (la société spectaculaire marchande et ses effets hautement dévastateurs sur l'être humain) n'a cessé, depuis lors, d'aller vers le pire, se développant d'une manière planétaire, sans limites, comme un cancer proliférant que rien ne semble pouvoir arrêter.

Les sociétés dans lesquelles nous vivons ne sont plus aujourd'hui « descriptibles ». Elles semblent ne plus pouvoir avoir de « nom » ni de sens. Elles échappent à toute définition ; elles sont, au sens littéral, « innommables ». Nous vivons tous aujourd'hui dans une sorte d'« au-delà » de la société spectaculaire marchande (que Debord avait bien sûr décrite et envisagée) dans laquelle l'être humain semble travailler à sa propre destruction quoi qu'il fasse ou quoi qu'il dise, dans une course totalement irrationnelle (on pourrait parler de « l'homme sans but »).

Aussi, les démocraties occidentales de surconsommation, de surmédiation et de haute technologie ne sont en fait que les développements ultimes, excessifs et totalement fous de ce que Debord a décrit et analysé de manière incomparable en son temps.

Du coup, sa vision du monde résonne, a posteriori, comme une très impressionnante prophétie. Prophétie qui n'a malheureusement pas été comprise ni entendue. L'homme n'apprend pas les leçons de l'Histoire. Debord avait, lui, tiré la sonnette d'alarme (dans une sorte de somptueux requiem pour l'humanité du point de vue du style) et, en ce sens, il n'est rien de plus pertinent aujourd'hui que de faire passer notre monde crépusculaire sous le « scanner » de sa parole foudroyante.

Sur scène, comment se crée le dialogue entre les images projetées et les acteurs ?

Dans Scanner nous utilisons beaucoup d'images vidéo projetées sur diverses sortes d'écrans (puisque la TV est l'arme fatale !...) et prises de vues tournées par nous-mêmes (rues, métro, extérieurs divers, commerces, marchandises, gares, aéroports, etc... Et plus spécifiquement les lieux dits « debordiens », Paris...).

Il y a des portraits de gens, anonymes ou connus, des fonds d'archives et des extraits de films, de grands événements politiques ou historiques.

Toutes ces séquences fonctionnent en étroite interaction avec les acteurs – souvent ces images sont détournées, trafiquées, « re-travaillées » ou déformées. Soit elles illustrent le



propos tenu par les acteurs, soit elles en déplacent le sens, voire le transcendent ou le diffractent. Parfois la confusion d'une image et son interaction avec l'acteur peut éclairer la pensée. Il s'instaure toujours un dialogue très vivant avec les acteurs mais ce dialogue est le plus souvent créé par l'imagination du spectateur, c'est très important.

Toutes ces images fonctionnent en interaction avec le son qui a aussi une place prépondérante dans Scanner ; un son qui est créé en direct chaque soir par un musicien – créateur de son – sur le plateau.



Qui êtes-vous Guy Debord ?

« Qui était Guy Debord ? Un des derniers révolutionnaires du XXe siècle, et un des seuls parmi ceux qui ont pensé et écrit au cours des décennies passées à avoir refusé passionnément la société de son temps, et en connaissance de cause. »

VINCENT KAUFMAN, PRÉFACE DE GUY DEBORD, ŒUVRES, COLLECTION QUARTO, GALLIMARD

« Qui fut réellement cet homme qui fit couler beaucoup d'encre? J'ai l'impression qu'un seul mot résume au final sa trajectoire inclassable : le dépassement.

Debord fut l'homme du dépassement de l'art. Il effectua ensuite le dépassement du cinéma. Plus tard il dépassa le marxisme et l'anarchisme. En parallèle, il dépassa le couple, puis l'amour. Il lui fallut enfin dépasser la douleur, avant de procéder à l'ultime entreprise : celle du dépassement de la vie.»

CHRISTOPHE BOURSEILLER, VIE ET MORT DE GUY DEBORD

« Vivant dans une société que seul il eut le secret de comprendre, et l'audace de dénoncer – la société du spectacle – est devenu lui-même la tentation et le désespoir des imitateurs, il a toujours été, pour ainsi dire, seul de son bord, allant à sa fantaisie, tenant peu de compte des réputations, même des gloires contemporaines, et marchant droit au peuple des lecteurs, parce qu'il était plus assuré d'être senti par le prolétariat rebelle qu'approuvé par les intellectuels en place, [...] »

Guy Debord a su briller dans tous les domaines qu'il a abordés tour à tour. Ce n'était pas seulement la révolte et la critique sociale qui lui donnaient de l'éclat ; son grand génie embrassait tout, l'antique comme le moderne, l'histoire, la philosophie, la sociologie la plus solide, et les arts avec les sciences. Il n'y avait livre qu'il ne lût, il n'y avait homme excellent, ou dans quelque spéculation, ou dans quelque ouvrage, qu'il n'entretînt ; tous sortaient plus éclairés d'avec lui, et rectifiaient leurs pensées, ou par ces pénétrantes questions, ou par ses réflexions judicieuses. Aussi ses conversations étaient un charme, parce qu'il savait parler à chacun selon ses talents. [...] Toute la France le sait, car il a été consulté de toute la France ; et il faut même que ses ennemis lui rendent ce témoignage, que ses conseils étaient droits, sa doctrine claire, ses discours simples, ses jugements sûrs, ses raisons pressantes, son autorité considérable, et sa fermeté invincible. »

JEAN-MARIE APOSTOLIDÈS, GUY DEBORD, TRACES, REVERS, ÉCARTS



Bibliographie

Fin de Copenhague (avec Asger Jorn, 1957 ; Allia, 1986)

Rapport sur la construction des situations (1958 ; Mille-et-Une Nuits, 1999)

Mémoires (avec Asger Jorn, 1958 ; Pauvert, 1993 ; Allia, 2004)

La Société du spectacle (Buchet-Chastel, 1967 ; Champ libre, 1971 ; Gallimard, 1992)

La Véritable Scission dans l'Internationale - circulaire publique de l'Internationale Situationniste (Champ libre, 1972 ; Fayard, 1998)

Œuvres cinématographiques complètes (Champ libre, 1978 ; Gallimard, 1994)

Considérations sur l'assassinat de Gérard Lebovici (Gérard Lebovici, 1985 ; Gallimard, 1993)

Commentaires sur la société du spectacle (Gérard Lebovici, 1988 ; Gallimard, 1992)

Panegyrique, tome premier (Gérard Lebovici, 1989 ; Gallimard, 1993)

In girum imus nocte et consumimur igni. Édition critique (Gérard Lebovici, 1990 ; Gallimard, 1999)

Cette mauvaise réputation... (Gallimard, 1993)

Des contrats (Le Temps qu'il fait, 1995)

Panegyrique, tome second (Fayard, 1997)

La planète malade (Gallimard, 2004)

Le Jeu de la Guerre (avec Alice Becker-Ho ; Gérard Lebovici, 1987 ; Gallimard, 2006)

Les écrits de Guy Debord ont été réunis en un volume d'œuvres (Gallimard, collection Quarto, 2006).



Points de vue

France Inter, émission « Studio théâtre », 7 mars 2009

C'est la première fois, que l'on monte un spectacle rendant hommage à Guy Debord. Par successions et juxtapositions d'adresses, de scènes, de projections nous entendons la pertinence d'une telle pensée. Des scènes hilarantes où les comédiens exhibent nos convulsions consuméristes. A un moment, un silence lourd de signification entre regardants et regardés, les acteurs s'étant arrêtés, figés. Un homme tire à bout portant sur une femme qui ne tombe pas, mais sourit, "souriez vous êtes mort !". Par deux fois des spectateurs réagissent et interviennent. L'on pense à ce moment là à Augusto Boal et son théâtre forum. Mais là où j'ai été le plus émue, où j'ai ressenti toute la force de ce spectacle, c'est dans la naissance de la poésie issue de cette rencontre entre le spectacle de notre société, incarnée par les comédiens, et la critique de la société du spectacle. J'ai pensé à Pessoa, Oscar Wilde. Et ce spectacle, en révélant la force poétique de l'écriture de Guy Debord, accomplit par deux fois sa mission : nous présenter un spectacle de qualité, et nous rappeler que le théâtre naît là où il sait faire naître la poésie.

LAURE ADLER

Courant info, 15 mars 2009

Une adaptation théâtrale de l'œuvre de Guy Debord confère une large place aux images télévisuelles et au travail sonore réalisé en direct. Une critique ludique et surprenante de la société marchande où interagissent spectateurs et comédiens.

A tous ceux qui ont essayé de lire, en vain, *La société du spectacle* de Guy Debord, un conseil : allez voir *Scanner*, c'est une parfaite entrée en matière. David Ayala et son équipe réinvestissent une partie significative de l'œuvre de l'écrivain, du penseur politique et du cinéaste situationniste, avec des extraits repris à ses textes et à ses films.

Avant même d'arriver au théâtre, nous sommes déjà dans le cadre de la société du spectacle, ce « *décor des rues modernes, les lieux de divertissement, la publicité, la mode, les magasins, la télévision, la presse, la politique* », selon les mots du metteur en scène.

Six Feet Under

David Ayala mêle les genres pour décortiquer ce *spectacle* qui s'est introduit dans nos vies et auquel on prête de moins en moins attention. Pendant que les spectateurs font leur entrée, deux comédiens assis sur la scène débattent de ce qu'il faut retenir de Debord. D'autres travaillent frénétiquement sur leurs ordinateurs, mangent en travaillant, travaillent en téléphonant. Puis le travail aliénant fait place à l'orgie avec des danseurs anonymes et une danseuse du Crazy Horse d'un genre nouveau.

Ces personnages, baptisés employés de l'Empire, finissent par disparaître, pour laisser place à un écran blanc et à une voix off, premier hommage à Debord qui, avec ce dispositif, avait déclaré la mort du cinéma. Arrive enfin cette « *immense accumulation de spectacles* », disait Debord, le *spectacle* dans toute sa splendeur, avec son fatras de marchandises. Les comédiens – devenus des hommes et des femmes spectaculaires extasiés – vantent alors les vertus de la crème Nuxe ou des après-skis soldés... pas comme ce jean Timberland, pour lequel il faut mettre le prix. Cette brève célébration de la pacotille désolante – sur fond de Black Eyed Peas – s'interrompt brusquement. Tous s'asseyent et regardent devant eux, dans les yeux des spectateurs. Ils mâchent les mots de Debord et donnent à voir leur



pensée en mouvement, avouant ainsi qu'ils ne sont pas plus à l'abri que quiconque de passer « *180 heures de leur vie à regarder Six feet under* » et consorts.

« Agora »

Les talentueux créateurs du son et de la vidéo, Laurent Sassi et Julie Simmoney, questionnent le flot d'images qui inonde nos représentations. Ils reconstruisent, en direct, la masse des images télévisuelles pour en extraire l'endoctrinement quasi sublimatoire, la puissance enchanteresse jusqu'à la saturation visuelle et sonore. Dans l'envoûtement, une femme, seule chez elle, angoisse ; heureusement, des spectres en costards viennent lui rendre visite, lui donnent ses cachets, sa pomme, sa série préférée pour la calmer. Si l'on est pris d'un malaise, d'un désespoir souriant, c'est celui avec lequel Debord a vécu, tout en ayant le courage ou la folie de continuer à vivre en utopiste.

Le soir de la première, une spectatrice, assise au premier rang, se lève et prend la parole sur scène. Avec *Scanner*, c'en est fini du mutisme du spectateur contemporain qui écoute bien sereinement. Le théâtre trouve par là son sens de communion, de partage, d'« agora », dira David Ayala, à l'encontre de la « séparation » qu'induisent l'écran de télévision ou la course effrénée à la consommation. Une pensée qui a, certes, perdu de sa radicalité, mais qui continue de remuer nos consciences, tout en beauté.

EMILIE BARRAZA

Les Trois coups, avril 2008

Pari relevé

Avec *Scanner*, le Théâtre du Hangar de Montpellier propose un spectacle-concept singulier qui questionne la modernité du discours désespéré de Guy Debord. Une expérience hors norme intense, qui ne peut laisser sans réaction.

À peine a-t-on pénétré dans la salle que la représentation semble déjà entamée. Les acteurs s'affairent, certains discutent, tous s'occupent en tout cas, dans un espace sans décor particulier et sans distinction entre scène et coulisse. Le fil rouge, c'est la lecture de passages choisis de l'œuvre de Debord. Les sept acteurs vont, tour à tour et en même temps, être noyés par une surabondance d'objets et de produits de consommation, qu'ils utiliseront de façon exagérée, parodique et caricaturale. Face aux spectateurs, chacun fera son propre spectacle, voudra être entendu indépendamment des autres, cherchera à exister, à jouir et à dire, hurler ou bien encore chanter (dans des publicités ou des chansons « star'académiques », par exemple) son bonheur de consommer et d'exister dans notre société.

Ces passages sont soutenus par un montage kaléidoscopique d'images, extraites aussi bien des médias du monde entier que des films de Debord, ou encore de créations originales. Images modifiées, déformées, mouvantes, projetées sur tous les supports possibles, corps des comédiens y compris. En interaction avec elles et pour renforcer le tout, un montage sonore composé tantôt de lectures de textes tantôt d'interviews, mais surtout de sons suggérant un oppressant brouhaha.

Le rêve ne durera néanmoins qu'un temps. Ce spectre accidenté qui traversera la scène, tenant un discours glacial, en témoignera parfaitement. Car, peu à peu, la machine s'emballera. Les mots, en décalage, deviendront fous ; l'image aura pris le dessus. Dès lors, nous serons de plain-pied dans « la représentation permanente ». Non, décidément, rien ne sera jamais plus comme avant. Plus personne ne pourra s'échapper, y échapper. L'homme,



telle une marionnette prise à son propre jeu, sera manipulé et malmené par des forces obscures et finira exsangue, broyé par les rouages d'une société-machine infernale.

Avec cette création, David Ayala a relevé le pari de mettre en scène une dénonciation de mise en scène. De façon très intense et personnelle, il aborde les différentes facettes du spectacle tel que Debord l'a fustigé. Écrivain, théoricien et cinéaste français, Guy Debord a su dénoncer en son temps et avec une grande virulence toute la dangerosité, la futilité et la vulgarité de nos sociétés d'après guerre. Le metteur en scène a souhaité ici soumettre notre société actuelle au regard scanner de l'écrivain. Avec un message militant mais bel et bien désespéré et suicidaire sur notre monde terrifiant, dont l'homme moderne serait le prisonnier et l'esclave, il démontre toute la pertinence d'un discours qui, quarante ans après la sortie de *la Société du spectacle*, se veut encore très actuel.

Durant ces trois heures de spectacle découpées en trois parties (avec un entracte), l'espace sera utilisé dans sa totalité aussi bien par les acteurs et les images que par le spectateur lui-même, qui sera amené à changer de salle et de siège et qui sera ainsi, qu'il le veuille ou non, directement partie prenante du spectacle, poussé à s'interroger sur sa place et son propre regard.

S'il est vrai que sur la longueur on se perd un peu dans le discours obscur et possédé, voire bien-pensant, de Guy Debord, le parti pris scénographique, l'originalité de la mise en scène, la grande qualité du montage audio et vidéo ainsi que la très juste interprétation en font une œuvre-collage surprenante et tout à fait captivante. ¶

SILVIA MAMMANO